

GEORGES VALANCE

*« Personne
n'a résumé
comme lui
la France. »*

FLAUBERT

THIERS

*Bourgeois
et révolutionnaire*

GRANDES
BIOGRAPHIES

Flammarion

Extrait de la publication

THIERS

Pourquoi Thiers? Pourquoi une biographie de l'homme qui reste dans les mémoires comme le sinistre fossoyeur de la Commune? Pourquoi raconter la vie de ce Monsieur Prud'homme, emblème de la bourgeoisie conquérante et sûre d'elle? À cause de tout cela – et aussi parce que Thiers, dont Balzac s'inspira pour créer son Rastignac, est un incroyable personnage de roman.

Car Thiers, c'est aussi : un enfant du peuple, abandonné par

Georges Valance, ancien directeur délégué de la rédaction de *L'Express*, amateur d'histoire et d'économie, prix Aujourd'hui 1990, est l'auteur d'une dizaine de livres dont, chez Flammarion, des biographies de Haussmann et de VGE et une *Petite histoire de la germanophobie*.

son père escroc, qui, grâce à son ambition et son travail, deviendra chef de l'État. Un provincial monté à Paris, qui séduit par son intelligence les salons et, en premier lieu, le superbe Talleyrand. Un journaliste touche-à-tout qui, à peine arrivé à Paris, découvre le génie de Delacroix, ébranle la Restauration en théorisant, dans le journal qu'il a créé, le système parlementaire et participe au plus haut niveau à la révolution de Juillet 1830. C'est

aussi un politicien taxé d'opportunisme, mais qui n'a jamais rallié le Second Empire, dont il prévoit, fustigeant à la Chambre la politique étrangère de Napoléon III, la terrible chute. C'est le diplomate qui, à soixante-treize ans, parcourt l'Europe pour trouver des alliés à la France. C'est le libérateur du territoire qui règle aux Allemands une exorbitante rançon de 5 milliards de francs sans pour autant ruiner les finances du pays. Thiers, enfin, c'est l'homme d'État qui comprend en 1871 qu'il est temps de fonder la République... Thiers, c'est le XIX^e siècle.

GRANDES
BIOGRAPHIES

Flammarion

Extrait de la publication

THIERS
bourgeois et révolutionnaire

Georges Valance

THIERS
bourgeois et révolutionnaire

Flammarion

© Éditions Flammarion, 2007.
© Flammarion, 2013, pour cette édition.
ISBN : 978-2-0813-3149-5

À Pierre, Léa et Chloé.

Avant-propos

THIERS BOURGEOIS ET RÉVOLUTIONNAIRE

Pourquoi Thiers ? Pourquoi briser l'omerta qui entoure Adolphe Thiers dès la fin du XIX^e siècle alors que Napoléon III, dont il dénonça la politique et qui laissa la France amputée et l'Europe déséquilibrée, a toujours les faveurs de l'édition (le dernier *Thiers*, celui de Pierre Guiral, remonte à plus de vingt ans¹) ? Pourquoi consacrer un ouvrage à l'homme qui reste essentiellement dans l'esprit de nos contemporains comme le fossoyeur de la Commune ? Pourquoi raconter la vie, rechercher les ressorts de la personnalité de ce « Monsieur Prud'homme », emblème de la bourgeoisie conquérante et sûre d'elle-même ? Car il fut effectivement cela, Adolphe Thiers : un partisan acharné de l'ordre social toujours prêt à réprimer la « vile multitude ». Thiers n'aimait pas le peuple et détestait les pauvres parce que, devenu riche, il avait peur d'eux et que, parvenu, ils lui rappelaient ce qu'il aurait pu, ce qu'il aurait dû devenir. Il y avait de la haine de classe chez ce fils de bourgeois marseillais déclassé. Tout comme il y aura de la haine de classe chez ses ennemis, et notamment chez les communistes qui, confisquant à leur profit la Commune de Paris, s'en tiendront au portrait de Karl Marx :

Thiers, ce nabot monstrueux, tient sous le charme la bourgeoisie française depuis près d'un demi-siècle, parce qu'il est l'expression intellectuelle la plus achevée de sa propre corruption de classe².

Il n'empêche, la Commune restera pour le « peuple de gauche » la référence sacrée. Le 24 mai 1936, le mouvement d'occupation des usines fut précédé d'une manifestation de plus de 700 000 personnes venant offrir aux mânes des communards massacrés par les

versailles la victoire électorale du Front populaire. C'est devant le mur des fusillés que Léon Blum, entouré des leaders de la gauche et des chefs de la Confédération générale des travailleurs (CGT), se fit photographier le poing levé derrière une rangée de vétérans ayant vécu la Commune, assis, appuyés sur leurs cannes.

Mais heureusement, la personnalité et l'œuvre de Thiers ne se réduisent pas à ces heures sombres d'une répression sauvage, y compris au regard de ses contemporains. Sinon, comment expliquer que, six ans seulement après la Commune, ses obsèques aient été suivies par un million de Parisiens (ce sont les chiffres avancés par le républicain Jules Ferry) et que près de cent villes de France lui aient consacré une place ou une avenue ?

Thiers, c'est d'abord un enfant pauvre : « Personne ne pouvait être moins fortuné que je l'étais. » Un enfant sans père (son escroc de géniteur l'a abandonné à sa naissance), élevé par deux femmes, sa mère et sa grand-mère, et un homme sans enfants. Des rires d'enfants dans le luxueux hôtel particulier de la place Saint-Georges auraient-ils fait fondre cet homme qui fut toujours plus séduisant pour son esprit qu'attachant pour ses qualités de cœur ?

Thiers, c'est un déclassé qui, grâce à son travail acharné, est devenu avocat, journaliste, historien, ministre, chef du gouvernement, président de la République enfin, à une époque où l'ascenseur social était encore plus lent qu'aujourd'hui.

Thiers, c'est un provincial monté à Paris et qui, à 24 ans, séduit par son extrême intelligence les salons de la capitale et fait la conquête du grand et méprisant Talleyrand qui apprécie son sens de la repartie, sa liberté de pensée, son absence de servilité et son insatiable ambition. Talleyrand fut sans conteste le Pygmalion de Thiers.

Thiers, c'est un journaliste multicalques, multispécialités, comme il se doit dans le métier, et qui, à peine arrivé à Paris, découvre le génie de Delacroix, tout comme il aborde les questions financières peu prisées à l'époque en même temps qu'il s'essaie au grand reportage.

Thiers, c'est ce fils de la Grande Révolution qui ose en écrire l'histoire en pleine Restauration et qui évoque les conventionnels et Robespierre autrement que comme des criminels et des terroristes.

Thiers, c'est ce chroniqueur politique subtil qui passe de la critique à la proposition et théorise le système parlementaire auquel il restera fidèle toute sa vie.

Thiers, c'est cet analyste qui devient homme d'action et participe au plus haut niveau à la chute de la Restauration et à la révolution de Juillet. Thiers, qu'on le veuille ou non, est en 1830 un révolutionnaire.

Thiers, c'est ce politicien taxé d'opportunisme mais qui n'a pourtant jamais répondu aux sirènes du Second Empire ni rallié un régime qui paraissait si bien installé. À l'inverse de Guizot, de Falloux, de Baroche et bien sûr de Morny ou d'Émile Ollivier. Il est vrai que Thiers a sa part de responsabilité dans l'accession au pouvoir de Louis-Napoléon Bonaparte qu'il avait pris pour un cré-tin facile à manœuvrer.

Thiers, c'est cet orateur visionnaire qui déroule devant la Chambre les terribles conséquences à venir de la politique des nationalités de Napoléon III. Il voit poindre l'unité germanique derrière l'unité italienne et va jusqu'à prédire en 1867 l'annexion de « l'héroïque Alsace » par l'Allemagne.

Thiers, c'est ce vieillard (selon les normes de l'époque) qui, à 73 ans, parcourt l'Europe, de Londres à Saint-Petersbourg en passant par Vienne et Florence, à la recherche de soutiens pour sortir la France de son isolement et corriger les effets catastrophiques d'une politique impériale qu'il a toujours dénoncée.

Thiers, c'est le « chef du pouvoir exécutif » d'une France vaincue, humiliée, sans armées opérationnelles, et qui négocie âprement, jusqu'à l'évanouissement, avec le chancelier de fer du II^e Reich. Ainsi sauve-t-il au moins Belfort de l'annexion.

Thiers, c'est le libérateur du territoire qui, en moins de deux ans, remet sur pied l'économie nationale, rétablit le crédit de la France et lance les deux grands emprunts qui permettront de régler les cinq milliards d'indemnités de guerre, facilitant le départ anticipé des troupes d'occupation.

Thiers, c'est l'homme d'État qui, comprenant qu'une restauration monarchique diviserait le pays et provoquerait de nouveaux troubles, consacre ses dernières batailles politiques à l'instauration d'une république durable. Lorsque la mort l'emporte à 80 ans, en 1877, il combattait Mac-Mahon et les monarchistes dans le rang des républicains radicaux et de leur chef, Léon Gambetta. Né sous

la I^e République, il meurt alors que s'effondrent les derniers rêves d'un retour à la monarchie et que, par un de ces détours ironiques qu'affectionne parfois l'Histoire, la répression de la Commune a permis d'instituer la République en France :

« En rétablissant l'ordre, écrit à juste titre Jean Sévillia³, le nouveau régime a rassuré les conservateurs. En comparaison des extrémistes, les bourgeois républicains se sont donné un air de modérés, préparant l'avènement de la III^e République. »

Thiers est un des fondateurs de la République.

Thiers, enfin, c'est, dans sa vie personnelle, ce personnage de roman auquel Balzac emprunta de nombreux traits pour créer Rastignac. À commencer par cet épisode de sa vie qui fit le plus scandale : son mariage avec une toute jeune fille de 15 ans, Élise Dosne, la fille de madame Dosne que la rumeur publique donnait depuis des années pour sa maîtresse. Le mariage fut célébré en 1833. Cinq ans plus tard, Balzac écrit crûment dans *La Maison Nucingen* :

« Après quinze ans de liaison continue et, après avoir essayé son gendre, la baronne Delphine de Nucingen avait marié sa fille à Rastignac. »

Adolphe Thiers, en un mot, c'est ce personnage, plus balzacien encore que Rastignac, de la comédie humaine qui parcourt le XIX^e siècle, dont les trois moteurs sont la soif de l'or, la recherche du plaisir et la volonté de puissance, et qui recouvre son lot de drames et de crimes.

Chapitre premier

« THIERS, PÈRE DE L'ILLUSTRE »

« Cet homme dont je porte le nom, dont je suis le fils, mais qui ne fut jamais mon père et que je ne regarderai jamais comme tel. »

THIERS

« L'an Cinq de la République française, une et indivisible, le 29 germinal, à cinq heures, par devant nous, officier public de la municipalité du sus dit canton de Marseille, et dans le bureau de l'état-civil, est comparu le citoyen Marie-Siméon Rostan, officier de santé et accoucheur, lequel nous a présenté un garçon dont il nous a dit avoir fait l'accouchement, qu'il nous a déclaré être né le 26 du présent mois à deux heures un décime (samedi 15 avril 1797) de la citoyenne Marie-Madeleine Amic et des œuvres du citoyen Pierre-Louis-Marie Thiers, propriétaire, actuellement absent, et dans la maison d'habitation de l'accouchée sise rue des Petits-Pères sous le numéro 15, île 5, auquel garçon il a été donné les prénoms de Marie-Joseph-Louis-Adolphe en présence du citoyen Pierre Poussel, propriétaire, rue des Petits-Pères et de Jeanne Imbert, coiffeuse demeurant même rue, témoins majeurs desquels le second a déclaré ne savoir écrire... » Un mois plus tard, le 13 mai exactement, un autre acte municipal enregistre à la fois le mariage des parents et la légitimation de l'enfant : « Les époux nous ont déclaré qu'il est issu de leur union un garçon [...] que ces dits époux reconnaissent comme leur fils légitime et veulent légitimer. »

Que d'informations dans ces actes d'état civil au style besogneux ! Adolphe Thiers, un des pionniers du journalisme moderne,

le futur faiseur de régime, le Premier ministre de Louis-Philippe, le libérateur du territoire, le fondateur de la III^e République, la personification même de l'essor de la bourgeoisie, n'est pas né une cuillère d'argent dans la bouche. Thiers, « monsieur Thiers » comme on l'appellera plus tard, est un enfant de l'amour, un enfant naturel que son père « absent » n'a pas pris la peine d'aller déclarer à la mairie. À quelques semaines près, il aurait été catalogué enfant adultérin si la première épouse de son père n'avait eu la discrétion de décéder début mars, permettant à Pierre-Louis de régulariser sa situation. Quant à sa mère, la citoyenne Marie-Madeleine Amic, à l'évidence, elle ne roule pas sur l'or ni ne collectionne les relations mondaines. C'est une coiffeuse, qui avoue ne pas savoir écrire, qu'elle envoie déclarer le bébé. Mais les apparences peuvent aussi être trompeuses : Mlle Amic, pour être une fille mère dont on devine la détresse morale, n'est pas une petite ouvrière séduite par un bourgeois « propriétaire ». Les Amic sont de prospères commerçants levantins avant d'être ruinés par les aléas de la Révolution et des guerres étrangères. Tout comme les Thiers, robins aisés sous l'Ancien Régime, mais qui n'ont pas su épouser le nouveau cours de l'Histoire et ont basculé dans l'opposition fédéraliste puis royaliste, à l'instar d'une large part de la bourgeoisie marseillaise. Double décadence familiale, double ascendance contre-révolutionnaire, double marginalisation sociale, qu'il est nécessaire de raconter si l'on veut comprendre les ressorts de l'inaltérable volonté, les moteurs de l'immense capacité de travail, mais aussi les vanités, les faiblesses, les répulsions d'Adolphe Thiers, bâtard prêt à entonner le cri d'Edmond dans *Le Roi Lear* : « Bâtard ? Bas, bas ? Nous qui de ce larcin gaillard de la nature tirons plus de force, d'ardeur que cette tribu d'idiots confectionnés dans un lit morne, vieilli, fatigué¹ ! » Pour comprendre notre homme, il est indispensable de remonter à ses origines. « Un passé ne s'enterre pas, une famille ne se supprime pas, une éducation ne s'abolit pas² », explique Félicien Marceau à propos des personnages de Balzac, le presque parfait contemporain de Thiers³. Simplement, la vie est plus surprenante que l'imagination des romanciers : les personnages de *La Comédie humaine* suivent au final leur destin. Thiers, lui, s'en construit un ; il n'enterre pas ses origines, il les sublime.

« Par ma naissance, j'appartiens au peuple ; par mon éducation, j'appartiens à l'Empire ; par mes goûts, mes habitudes, mes relations, je suis de l'aristocratie », dira Adolphe Thiers⁴. Travers fréquent chez les personnages historiques qui entendent dicter à la postérité leur biographie et imposer leur posture, tout est faux ou presque dans ce bref autoportrait. Si son éducation est bien celle d'un gamin de l'Empire dressé dans les lycées paramilitaires chers à Napoléon, ses origines n'ont rien de populaire, et son style de vie ne sera jamais vraiment aristocratique : plus tard, beaucoup plus tard, lorsqu'il sera riche et président de la République, la pingrerie de ses réceptions, leur caractère petit-bourgeois feront ricaner la République des ducs.

Curieusement, de son vivant même, les légendes les plus coriaces courent sur ses origines. Balzac, dans une lettre publiée en 1840, alors que Thiers est président du Conseil, lui donne pour père un forgeron d'Aix. En 1876, un an avant sa disparition, le Larousse fait de Louis Thiers un ouvrier du port et l'année suivante une *Histoire complète de Monsieur A. Thiers*, particulièrement bienveillante, le dote d'une famille adonnée au commerce du drap jusqu'à ce que la Révolution entraîne sa ruine⁵. En 1878, un cousin de son épouse, Achille Gastaldy, constate dans la première biographie autorisée (par Mme Thiers) : « On a fait descendre Adolphe Thiers d'un cultivateur, d'un serrurier, d'un ouvrier des ports, d'un porte-faix, d'un tonnelier et de bien d'autres⁶. » Pourquoi un journaliste qui lit tout ce qui paraît, pourquoi un homme politique aussi éminent n'a-t-il jamais pris la peine de rectifier ces erreurs ? Modestie ? Discrétion ? Non, il s'agit bien plutôt d'un refus de regarder en arrière, d'une volonté d'effacer le souvenir d'un passé douloureux, d'un père qui l'a rejeté, dont il a honte mais auquel il ressemble étonnamment. Comme il ne peut raconter ses ancêtres sans parler de son géniteur, il préfère tout occulter. Intéressant cas de psychanalyse. Au point d'en arriver un jour à nier, contre toute vraisemblance, être né à Marseille⁷ !

Les faits incontestables maintenant. Thiers appartient par ses origines à la bonne bourgeoisie, bourgeoisie de robins du côté paternel, bourgeoisie de négociants marseillais par sa mère. Son drame n'est pas d'être né plébéien mais d'être issu d'une famille ruinée et déclassée. D'avoir été un enfant pis que pauvre car socialement humilié. Ce drame est aussi sa chance : c'est à la fois dans le statut

passé de sa famille et dans l'humiliation de sa déchéance que le jeune Adolphe a puisé sa soif de réussite, son besoin de reconnaissance et aussi son amour de l'argent.

Un ancêtre maternel fournisseur du harem du Grand Turc

La famille maternelle a de quoi faire rêver un enfant. Sous l'Ancien Régime, son grand-père Claude Amic est député général du commerce de Marseille à Constantinople. Il y gère un comptoir des Seymandi, une des plus puissantes familles marseillaises. Et c'est là qu'il épouse Marie Lhomaca, d'une famille du Bosphore « catholique et franque ». Les Lhomaca ont au moins deux raisons de frapper l'imagination d'un enfant : le père de Marie, « fournisseur en bijouterie des dames du harem de sa Majesté le Sultan⁸ », avait été un des huit notables à barbe escortant l'ambassadeur que le Grand Turc envoya à Versailles en 1721. Et la demi-sœur de Marie, Élisabeth Lhomaca, avait aussi épousé un négociant marseillais installé à Constantinople : Louis Chénier. Rentrée à Paris, Élisabeth, belle et cultivée, y tint un salon littéraire très couru où ses deux enfants, André et Marie-Joseph, s'initièrent très tôt à la littérature. Marie-Joseph, aujourd'hui totalement oublié⁹, fut un des auteurs dramatiques les plus joués sous la Révolution et l'Empire, c'est-à-dire durant la jeunesse de Thiers. Quant à André Chénier, le poète guillotiné deux jours avant la chute de Robespierre, ses œuvres ne seront publiées qu'en 1819. Enfant, Adolphe a forcément entendu parler de lui dans une famille d'esprit contre-révolutionnaire, mais il aura 22 ans lorsqu'il pourra lire *La Jeune Captive* de son cousin issu de germain :

« Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts ;
Je ne veux pas mourir encore. »

Un grand-père paternel avocat, fonctionnaire et armateur

« Moi aussi je suis par mon aïeul paternel un “gavot”, un haut-alpin du Queyras », confiera un jour Thiers à Garnier-Pagès, membre du gouvernement provisoire de 1848¹⁰. Selon l'étude très complète de deux archivistes provençaux, Hyacinthe Chobaut et

Jean de Servières, les « Thiers, Thier, Tiers, Tier » seraient descendus de la montagne à la fin du XVI^e siècle pour s'installer à Aix-en-Provence¹¹. Les registres d'état civil, tenus alors par l'Église, permettent de remonter jusqu'à l'arrière-arrière-grand-père d'Adolphe, Antoine Thiers, déjà désigné comme un « marchand d'Aix ». L'ascension sociale de la famille est continue avec un arrière-grand-père qualifié de « bourgeois » au début du XVIII^e siècle et un grand-père Louis-Charles Thiers reçu en 1734 avocat à la cour du parlement de Provence. Il suffit de répertorier les professions des invités aux cérémonies familiales des Thiers pour mesurer leur statut social de bonne bourgeoisie. Pour les seules cérémonies, baptêmes ou mariages, où apparaît le grand-père Louis-Charles, on trouve un capitaine de l'armée royale, un chirurgien, un maréchal de camp commandant à Monaco, un intendant royal à la même principauté, un négociant à Menton, un conseiller à la Cour des comptes, un inspecteur des monnaies, un capitaine d'infanterie chevalier de Saint-Louis, etc. On est loin du forgeron de Balzac ! D'ailleurs une famille de forgerons oserait-elle arborer des armes « d'azur aux deux croissants d'or accompagnés en pointe d'une étoile du même, au chef d'or chargé d'une rose de gueule accostée de deux étoiles d'azur » ?

Chose rare à l'époque, Louis-Charles commence même une deuxième carrière à 56 ans. En 1770, il quitte le barreau d'Aix et se fait nommer par le roi archiviste-secrétaire de la ville de Marseille, c'est-à-dire secrétaire général de la ville, cheville ouvrière de l'administration municipale. Un poste lourd qu'il remplit avec zèle jusqu'à ce que la Révolution l'en chasse en 1790, et bien rétribué : 3 000 livres (livre et franc sont à l'époque synonymes) par an, qu'il estimera bien vite insuffisantes. Dès l'année suivante, il réclame une augmentation de 1 000 livres que Versailles lui accorde mais sous forme de prime exceptionnelle. Il devra attendre 1778 pour obtenir ce coup de pouce de 33 % sans préjudice d'une gratification extraordinaire de 6 000 livres pour avoir mené à bien la vente des arsenaux royaux à la ville. Thiers entretient d'ailleurs de si bons rapports avec les bureaux de Versailles que les notables marseillais le soupçonnent d'être l'informateur du pouvoir central sur une ville volontiers frondeuse.

On l'a compris, le secrétaire général de la cité phocéenne aime l'argent. Comme plus tard son petit-fils. Outre ces substantiels

appointements, il ne néglige aucun des avantages de sa charge. Il bataille ainsi longuement pour le rétablissement d'une prérogative supprimée par le nouveau règlement de la Comédie : l'entrée gratuite pour le secrétaire archivaire ! L'affaire montera jusqu'à Versailles et, éternelle centralisation française, une intervention du ministre et de l'intendant de Provence sera nécessaire pour rétablir cette place gratuite mais seulement « par faveur¹² ». Comme plus tard encore son petit-fils Adolphe, il mène des affaires personnelles parallèlement à ses fonctions publiques. En bon bourgeois marseillais, l'agent municipal est, à ses heures perdues si l'on peut dire, un armateur qui commerce avec « les isles ». Les archives de la ville nous apprennent qu'il possède en 1779 une frégate, *La Catherine*, équipée de quatre canons et dont les dépenses d'armement pour un voyage aller-retour pour la Martinique s'élèvent à plus de 5 000 livres. Sans compter le montant de la cargaison dont nous possédons pour le voyage aller un détail aussi pittoresque qu'instructif sur le commerce avec les isles : « 255 barriques de vin, 250 caissons de chandelles, 45 caisses de fromage de gruyère, 22 balles de lentilles, pois et haricots, 7 caisses de vermicelle et autres pâtes, 12 charges d'amandes, 2 caisses de pruneaux, 10 caisses d'anchois, 6 de câpres, 6 d'olives, 351 cannes d'huile, 3 000 briques, 3 000 carreaux, 21 jarres, 22 barils de clous, 370 saucissons, 400 quintaux de lard, 25 gerbes et 432 paquets de cercles et osiers, 300 paires de souliers en maroquin pour hommes, 200 paires pour femmes, 100 paires pour filles et garçons, représentant un total de 19 502 livres, moins les chaussures estimées de 12 à 15 livres la paire¹³. » Voilà qui donne une idée de la surface financière du fonctionnaire, étant entendu qu'il s'agit là d'un seul voyage et que les archives ne permettent pas de savoir s'il armait d'autres navires en même temps.

La pierre, on le sait, ne ment pas et, à la veille de la Révolution, Louis-Charles Thiers est à la tête d'un confortable patrimoine immobilier composé de trois maisons bourgeoises à Marseille et d'une propriété de campagne à Château-Gombert affermée à elle seule 1 200 livres par an. En 1785, sans doute pour doter ses filles, il vend pour cent vingt mille livres la belle maison qu'il habite rue Mazade et qu'il a fait lui-même construire en 1769. L'acte de vente, extrêmement précis, permet de se rendre compte dans quelle aisance vivent alors les Thiers, le grand-père et le père d'Adolphe. Qu'on en juge à cette description notariale : « En premier lieu,

la maison, offices, jardin, remises, attenances et dépendances... En second lieu, tous les trumeaux de différentes grandeurs sains et entiers, trois tables pieds dorés, avec leur dessus de marbre, toutes les baguettes dorées, vernissées, toutes les tapisseries de papier, fanal de l'escalier etc.¹⁴. » Quant à la propriété rurale de Château-Gombert, l'affiche de l'avis de vente renforce ce sentiment de richesse : « Cette propriété de 500 ares consiste en terres à semer, un riche vignoble, quantité d'oliviers et d'amandiers et une colline complantée de pins. Il s'y trouve deux corps de bâtiments, dont l'un sert au logement du maître, et l'autre pour le merger. Au rez-de-chaussée du bâtiment du maître, côté nord, est un vaste cellier renfermant trois cuves et de belles futailles. » Précision importante pour la région : « Dans la même propriété il y a trois puits¹⁵. » Dans cette jolie campagne, les Thiers vivent comme des gentilhommes à l'abri d'un bail qui a tout prévu : ils perçoivent la moitié du blé, huile et autres denrées, et les deux tiers du vin soit, en année normale, plus de 6 000 litres. À l'été, le fermier doit venir prendre les propriétaires à la ville. Ce qui n'est pas une sinécure puisque les Thiers font transporter, outre leurs personnes, une commode et un bois de lit en noyer, une armoire à quatre portes, un canapé, deux chaises de paille, une table en noyer, une en bois blanc, une écritoire, six tonneaux de différentes capacité, trois tines et une martre pour fouler le raisin. Sans parler de la vaisselle et des divers instruments de cuisine. Tout attirail qu'à l'automne le fermier devra bien sûr redescendre à la ville.

Mais avec la Révolution commence la décadence des Thiers. Les beaux jours s'éloignent. Au départ, l'archiviste de Marseille joue le jeu de la révolution bourgeoise. Il participe avec zèle à la préparation des États généraux de 1789. Il rédige le rapport octroyant le titre de citoyen de Marseille à Mirabeau élu député du tiers état bien que de famille noble. Il place sa fille au premier rang dans les festivités locales. Ainsi, lors d'une représentation théâtrale offerte en l'honneur de Mirabeau, les édiles font jouer *Le Bourgeois gentilhomme* et ont l'heureuse idée de faire entourer le tribun par deux jeunes filles, Mlle Noble et Mlle Thiers. À Mirabeau, qui leur demande poliment si le spectacle leur plaît, la tante d'Adolphe répond du tac au tac : « Certes mais ce qui nous plaît le plus c'est de nous trouver assises auprès du gentilhomme bourgeois¹⁶. » Mais le climat se gâte très vite dans la ville et le vieil homme est débordé

par les événements. Dès 1790, il perd son emploi à la municipalité (il a, il est vrai, 76 ans), puis sa retraite est supprimée, et, plus dangereux, il se voit inscrit sur la liste des émigrés avec séquestration de ses biens. Motif : il est parti vivre chez sa fille à Menton, ville étrangère à l'époque¹⁷. Revenu à Aix en pleine Terreur pour obtenir la levée de ces mesures, il passe plusieurs mois en prison et ne retrouve la liberté qu'après Thermidor et la mort de Robespierre. C'est ruiné ou presque que Louis-Charles Thiers s'en retourne mourir à Menton en novembre 1795.

Un père héros picaresque

Si, jusqu'ici, nous avons occulté le fils unique de l'archivair de Marseille (sur neuf enfants, six sont décédés en bas âge), c'est que Pierre-Louis-Marie Thiers, né en 1759, futur père du président de la République, mériterait à lui seul une biographie, ou plutôt un roman, un roman picaresque à la Lesage. Le portrait de Gil Blas¹⁸ s'applique parfaitement à lui : « Vaurien plutôt sympathique, [...] ballotté au gré des aventures et des rencontres, tantôt valet, tantôt confident de Premier ministre, tantôt berné, tantôt fripon, il montre peu de consistance mais il est toujours naturel. »

Né dans un milieu aisé, Pierre-Louis en reçoit l'éducation et est placé au réputé collège des bénédictins de Sorèze au pied de la montagne Noire. Mais son tempérament fougueux supporte mal l'internat. Après trois ans dans le Lauragais, il explique à son père qu'il se sent fait pour les affaires, quitte l'école et débute « dans une des meilleurs maisons de Marseille ». En fait, il est moins intéressé par le commerce que par les plaisirs que permettent la grande ville et un père aisé. Si bien que, lassé de payer ses fredaines, ce dernier l'envoie chez un oncle commerçant installé en Morée. Mais Pierre-Louis déserte le navire à Malte, dépense le viatique que lui a remis son père, gaspille plusieurs centaines de livres qu'il emprunte sur le nom de sa famille et, à bout d'expédients, s'embarque pour la France deux mois plus tard. Colère du père qui, apprenant le retour de son fils, sollicite de Versailles une « lettre de cachet de famille », comme on disait alors. Le ton de la missive au ministre illustre l'exaspération de la famille : « Les dissipations de mon fils forcent sa mère et moi de vous adresser nos plaintes et de vous supplier de donner un ordre pour le faire enfermer au

couvent des frères cordeliers de Saint-Pierre-de-Canon. Ce jeune homme appelé Pierre-Louis-Marie Thiers, natif de Marseille, âgé de 17 ans, nous a déjà causé les plus grands chagrins¹⁹... » Versailles accède à la demande du secrétaire archiviste et, lorsque le fils prodigue accoste à Toulon, il est interné à la maison de correction pour fils de famille de Saint-Pierre-de-Canon. C'est sa première visite en prison, ce ne sera pas la dernière. Mais Louis-Charles n'est pas un mauvais père. Dès l'année suivante, il obtient de Versailles la libération de son fils et, pour lui apprendre la vie, l'embarque comme « subrescargue », écrivain-comptable, sur *La Catherine* qui appareille pour la Martinique. L'armateur, qui connaît son fils, défend expressément au capitaine de lui prêter de l'argent et de le laisser s'occuper de la vente de la cargaison²⁰. Pierre-Louis n'a pas de chance : la guerre d'indépendance d'Amérique fait rage et la frégate est capturée en mer par les Anglais qui conduisent son équipage à la Barbade avant de l'échanger. Il arrive enfin à la Martinique, attrape la fièvre, se retrouve à l'hôpital des pauvres où il est reconnu par un négociant marseillais, Jean-Baptiste Allemand, qui le tire de là et paye son retour. Allemand espère tirer du père remboursement et gratitude, mais c'est sans compter la pingrerie du fonctionnaire-armateur qui conteste la facture, mégote et finalement va en justice. Quant au fils, il garde de bons souvenirs des « isles » si l'on croit cette lettre de son bienfaiteur : « J'ai compris que monsieur votre fils aimait le faste, la dépense, les plaisirs et peut-être le libertinage. Car il me paraît qu'il recherche beaucoup la compagnie des femmes²¹. » De retour à Marseille, il s'amende si peu que son père sollicite une nouvelle lettre de cachet, mais le gouvernement de Louis XVI a tout de même d'autres soucis que les querelles familiales des Thiers. Il refuse de s'en occuper à nouveau et, pour ranger son fils, le secrétaire général de la cité phocéenne lui trouve un petit emploi à la mairie. Mal lui en a prend : Pierre-Louis, qui est chargé de percevoir des loyers pour la ville, pioche dans la caisse et le père doit bientôt combler un trou de 7 000 francs, près de deux années de son salaire.

Les grands bouleversements historiques offrent souvent de merveilleuses opportunités aux âmes aventurières. Surtout dans une ville aussi agitée que Marseille. Au printemps 1793, la ville est avec Lyon et Bordeaux à la tête du soulèvement fédéraliste contre

la Convention et le gouvernement révolutionnaire de Robespierre. Les jacobins sont pourchassés (une centaine d'entre eux sont assassinés au fort Saint-Jean) et les girondins de Marseille (les royalistes se cachent volontiers sous cette étiquette) décident de donner la main aux Lyonnais, également en insurrection contre Paris, pour prendre le contrôle de tout le Sud-Est. Une délégation est désignée, dont Pierre-Louis Thiers et un autre personnage haut en couleur, un authentique chevalier d'industrie, monsieur de Fonvielle. Les deux picaros ne se quitteront plus. Et c'est grâce aux *Mémoires historiques du chevalier de Fonvielle, de l'ordre de l'éperon d'or, secrétaire perpétuel de l'Académie des ignorans* que nous connaissons les aventures du père de Thiers sous la Révolution²². Mais ne cherchez pas : l'ordre de l'éperon d'or n'a jamais existé et l'« Académie des ignorans » n'a jamais eu qu'un seul sociétaire, son créateur le chevalier de Fonvielle.

Né à Toulouse d'une vieille famille se réclamant de la famille royale d'Aragon, successivement employé des impôts, papetier et agent de change devenu riche en spéculant à la baisse sur les assignats, Fonvielle a sans doute plus de ressources dans tous les sens du terme que son nouvel ami. Mais leur commune absence de scrupules, leur cynisme tranquille, leur inépuisable vantardise et leur goût de l'aventure en feront des compères inséparables. Pour l'heure, ils inspectent les villes acquises au fédéralisme, Aix, Tarascon, Arles, Beaucaire où Thiers entre exactement un mois avant qu'un jeune capitaine, Napoléon Bonaparte, arrivé avec l'armée victorieuse de la Convention, y rédige *Le Souper de Beaucaire* dans lequel il met en scène, coïncidence troublante, une discussion entre un militaire jacobin et des négociants de Montpellier, de Nîmes et de Marseille, tous girondins. C'est que Paris réagit vigoureusement à la sécession fédéraliste. Et lorsque la députation marseillaise est reçue en triomphe à Lyon le 29 juin 1793 et s'installe à l'hôtel de la Croix-de-Malte place des Terreaux, les troupes de la Convention sont proches de la capitale des Gaules, promettant de réduire en cendres la ville insurgée. Les envoyés marseillais, courageux mais pas téméraires, déguerpissent. Deux seront pris et guillotins, les deux autres réussissent à gagner la Suisse : Fonvielle, qui a l'avantage d'avoir la bourse bien pleine, et Thiers, qui ne le lâche pas d'une semelle et que son compagnon décrit ainsi : « un être tellement indéfinissable que [...] je ne me flatterais pas d'esquisser

avec fidélité les traits de sa physionomie mobile²³ ». Ce personnage « indéfinissable » est surtout un poltron qui se cache dans les latrines à la moindre alerte ou prend les restes d'un repas de bergers pour les reliefs d'un festin de républicains anthropophages : « Tu as bien le nom qui t'est dû, assurément personne ne disputera que tu sois autre chose qu'une fraction d'homme », lui jette Fonvielle²⁴ inaugurant ainsi une plaisanterie qui fera plus tard les choux gras des caricaturistes. De nouveau « ballottés au gré des aventures et des rencontres », ils rejoignent Gênes où ils nolisent une felouque pour gagner Marseille. Mais la ville a été reprise par les troupes du général républicain Carteaux et nos deux hommes se réfugient dans le port de Toulon passé à la Contre-Révolution et occupé par les flottes anglaise et espagnole. Las ! Carteaux vient mettre le siège à la ville qui, à la suite d'une belle manœuvre d'artillerie du capitaine Bonaparte, se rend le 19 décembre. Il ne reste plus à Fonvielle et à Thiers qu'à fuir par la mer s'ils veulent éviter l'exécution. L'amiral anglais refusant d'embarquer les civils, ils se faufilent sur un navire espagnol qui les conduit à Carthagène. Tandis qu'à Toulon, rebaptisée « Port de la Montagne », plusieurs centaines de rebelles sont fusillés, Fonvielle et Thiers, à l'abri du navire espagnol, calculent les bénéfices que leur ont rapportés les deux bateaux bourrés de marchandises qu'ils ont fait venir de Gênes dans la ville assiégée.

La vie de Thiers père est un roman à tiroirs. Fugitif royaliste fin 1793, on le retrouve en 1795 accusateur public auprès du tribunal militaire de Marseille. Comment le hors-la-loi de Toulon est-il devenu fonctionnaire du Directoire ? Comment a-t-il décroché un poste sensible lui garantissant un traitement de 7 000 livres par an, un beau costume officiel de drap bleu, un chapeau à plumes et une épée ? Personne ne le sait. Quoi qu'il en soit, il saura tirer le meilleur parti de son nouveau poste : chance ou flair, en juin 1795, il aide à faire sortir de prison Lucien Bonaparte, ancien montagnard pourchassé par la réaction thermidorienne. C'est bien joué : son frère Napoléon, qui amorce sa prodigieuse ascension, fait son entrée à Marseille en mars 1796 pour aller prendre le commandement de l'armée d'Italie. Lucien, qui l'accompagne, paie sa dette et fait nommer le petit juge fournisseur aux armées pour la campagne qui s'engage. La promesse de la fortune pour un homme sans scrupule.

Selon le mot du meilleur biographe de son fils, Henri Malo, « si l'on ne le savait, on ne se douterait certes pas que Thiers était marié²⁵ ». Pourtant, il l'est plutôt deux fois qu'une. Son épouse légitime Marie Fougasse lui a déjà donné quatre enfants dont les trois survivants s'ingénieront d'ailleurs à pourrir la vie de leur demi-frère Adolphe. Et à la mi-1796, il séduit et engrosse une jeune fille de 22 ans, Marie-Madeleine Amic. Celle-ci, on l'a vu, donne naissance au petit Adolphe le 18 avril 1797, le père étant absent. Est-il déjà en Italie ou n'a-t-il pas jugé utile de se déplacer ? Du moins est-il disponible puisque Marie Fougasse est morte fort opportunément cinq semaines plus tôt, le 3 mars. Le 13 mai suivant, Pierre-Louis épouse la jeune Amic, reconnaît son fils Adolphe et... disparaît derechef. Ce qui laisse à penser que ce mariage a été plus imposé par la famille de la mariée que dicté par les exigences du cœur.

Jamais, nous le verrons, Thiers père ne manifestera la moindre affection, le plus petit intérêt pour un fils qui lui ressemble pourtant par de nombreux traits. Par la taille courte (1,55 m l'un et l'autre), le teint noir, l'allure agitée mais aussi par l'intelligence, l'imagination, le caractère, la personnalité. Sauf que, selon la formule de Daniel Halévy, Thiers père est comme la caricature de son fils : « Il arrive qu'une individualité puissante engendre une individualité débile qui semble après elle son ombre grotesque. Le contraire se produit ici. Le dégénéré précède et engendre le fort. Mais la race est la même²⁶. » Et Halévy d'appeler à l'appui de sa thèse le portrait dressé par Fonvielle de son compagnon en 1824, alors que le fils n'est pas encore connu : « Ce petit homme, incapable de se fixer à rien, à peu près inhabile à tout [...] était doué d'un babil superficiel, qui, pendant quelques jours, lui donnait l'avantage de pouvoir amuser une société très agréablement. [...] Mais il ne lui restait bientôt plus que sa figure grotesque, ses yeux expressifs, sa pantomime drôle, et quelques saillies qui lui échappaient quelquefois. [...] À l'en croire, il s'était trouvé partout ; on ne parlait de rien qu'il n'en eût été le témoin oculaire. Il avait été officier de marine, il avait fait le voyage avec le capitaine Marchand. De vrais officiers de marine lui disputaient ces faits par des rapprochements capables de l'embarrasser : il s'en tirait toujours avec adresse, et il était si précis dans l'emploi des termes techniques, dans la description des pays qu'il disait avoir parcourus, dans la désignation des

latitudes, dans celle des personnages et dans la date des faits, qu'il forçait ses contradicteurs à lui laisser le dé²⁷. » Ne trouve-t-on pas là, poussées à la caricature, l'omniscience, l'outrecuidance, la vanité qui irriteront si souvent les contemporains de l'homme politique ?

Chapitre II

UNE ENFANCE PAUVRE

« Personne ne pouvait être moins fortuné que je l'étais. »

THIERS

À peine, donc, a-t-il régularisé sa situation matrimoniale que Pierre-Louis Thiers disparaît à nouveau. Il ne reviendra jamais auprès de son épouse dont il ne prendra même pas la peine de divorcer (le divorce ne fut interdit que sous la Restauration). Sur la pierre tombale de Marie, on pouvait lire : « Marie-Madeleine Amic, Veuve Thiers ». Pierre-Louis ne réapparaîtra qu'en 1825 dans la vie de son fils Adolphe, alors que celui-ci commence à faire parler de lui dans le journalisme parisien. Ce n'est évidemment pas un hasard. Le père indigne viendra sans la moindre pudeur quémander de l'argent auprès d'un fils dont il ne s'est jamais occupé, pas plus financièrement que sentimentalement. Dans le besoin, Marie Thiers-Amic avait même dû s'adresser à la justice en 1799 pour obtenir une maigre pension alimentaire de 400 francs annuels. Et encore, c'est la mère de Pierre-Louis qui la versera. Pourtant, à la fin du Directoire et durant les années heureuses du Consulat, le père d'Adolphe, fournisseur aux armées et protégé du clan Bonaparte, vit sur un grand pied. Lorsqu'ils se retrouvent à Paris en 1799, à la veille du coup d'État de Brumaire, Fonvielle est stupéfait de la subite fortune de son compère. Cet éternel impécunieux est devenu propriétaire de deux magnifiques propriétés issues du démantèlement d'une abbaye près de Coutances en Normandie. Et, à Paris, il vit luxueusement à l'hôtel de l'Europe, avec « sa famille » composée des trois enfants de son premier

mariage et de deux autres que lui ont donnés ses nouvelles compagnes, deux sœurs italiennes dont l'allure laisse sans voix le « Chevalier de l'ordre de l'éperon d'or » : « Sur un superbe piano préludait une jolie personne de la dernière élégance tandis que près d'un magnifique guéridon travaillait une jeune dame qui me sembla un peu mélancolique mais dont la figure peignait la douceur autant que la mine de l'autre annonçait la finesse et l'esprit pétillant¹. » Bref, Thiers père mène grande vie au milieu de son double faux ménage alors que le vrai, selon la loi, vit chichement dans une petite maison d'une petite rue du quartier des Baumettes à Marseille.

Le jeune Adolphe est élevé par des femmes. Sa mère, aimante mais un peu effacée, a reporté toute sa tendresse et toutes ses ambitions sur l'enfant abandonné auquel sa grand-mère Amic raconte les splendeurs de Constantinople et le voyage de son aïeul à la cour de Louis XV en compagnie de l'ambassadeur du Grand Turc. Il y a bien un homme dans la famille à s'intéresser à lui, un oncle Amic, mais il vit à l'île Maurice et la guerre maritime avec l'Angleterre l'a quasiment ruiné. Autant que dans l'hérité fantasque du père, il faut sans doute chercher dans cette famille plus riche de souvenirs que d'écus l'imagination, la créativité, l'ambition d'un jeune homme qui n'aura qu'une hâte : quitter Marseille pour Paris, la ville où se décident les destins. D'ailleurs, qui aurait envie de passer sa vie dans une ville qui fut le témoin de ses peines et de ses humiliations enfantines ? Il faut sans doute aussi chercher dans ce foyer sans homme la clef de la vie sentimentale et matrimoniale de Thiers. Enfant, il vit entre deux femmes. Adulte, il sera entouré de son épouse Élise, de sa belle-mère Sophie Dosne et de sa belle-sœur Félicie. Enfant, il appelle sa mère et sa grand-mère ses « deux mères ». Plus tard, le Tout-Paris surnommait les Dosne « les femmes de monsieur Thiers ».

Le bambin, au moins, ne manque ni d'affection ni de soins. Né coiffé, ce qui est considéré comme un signe de chance, il est si fragile, si petit que son petit cousin Gastaldy racontera « qu'il eût pu tenir dans un sabot comme le célèbre nain de Stanislas de Lorraine qui fut porté à l'église dans un élégant sabot pour y recevoir le baptême² ». Ses « deux mères », qui ont des principes très religieux et franchement royalistes, le font baptiser non par un de ces curés jureurs ralliés à la Révolution mais par un prêtre réfractaire plus ou moins clandestin. Président de la République, Thiers racontera :

« J'ai reçu le sacrement du baptême dans une cave. [...] Un digne ecclésiastique voulut bien prêter son ministère à cette cérémonie souterraine. [...] C'est qu'à l'époque de ma naissance, l'Église n'avait pas encore recouvré le libre exercice de ses pratiques, de ses cérémonies ; les prêtres étaient encore, sinon l'objet de persécutions mais de tracasseries ; c'est pour cela que ma mère, qui avait des principes très religieux, avait voulu me faire baptiser dans un lieu ignoré, dans une cave. Croyez donc bien que je suis bien et dûment baptisé et bon chrétien³. » Cette confiance teintée d'humour de l'homme d'État appelle deux remarques. La première concerne la datation de la cérémonie : ces précautions peuvent faire penser qu'elle eut lieu après le 4 septembre 1797, c'est-à-dire après le coup d'État antiroyaliste du 18 fructidor qui fut suivi d'une recrudescence de la chasse aux prêtres. Des centaines d'ecclésiastiques furent déportés à l'île de Ré, à Oléron ou en Guyane, « la guillotine sèche ». La seconde remarque est que le « bon chrétien » de l'Élysée passe un peu vite sur les sentiments anticléricaux de sa jeunesse et d'une grande partie de sa vie d'adulte. Nous y reviendrons.

L'ascenseur social fonctionne sous l'Empire

Lorsqu'il aura réussi, Thiers cherchera à donner de lui-même l'image d'un enfant turbulent, chahuteur, contestataire comme on ne disait pas encore. Mais rien ne confirme cette image, à moins de muer en révolte des gamineries comme attacher des sonnettes à la queue des chiens, mettre des coquilles de noix aux pattes des chats, introduire un âne dans une salle de cours ou dessiner sur la page de garde de son *De viris illustribus urbis Romae* une potence avec cette légende :

« Aspice Pierrot pendu
 Quia librum n'a pas rendu ;
 Si librum reddidisset,
 Pierrot pendu non fuisset⁴. »

Comme révolte d'adolescence, on a vu pire, y compris au XIX^e siècle ! Dans les faits, Adolphe est un bon élève, un excellent élève même dès qu'il entre au lycée de Marseille. Cet enfant déclassé est conscient de la chance qu'il a d'obtenir du préfet trois

quarts de bourse : il n'y a que cent bourses pour tout l'établissement qui est le seul de la ville. Les lycées impériaux ont alors des allures de pytanées. Le ministre Roederer a été très clair lors du débat parlementaire consacré à leur création : « L'institution qu'on vous propose n'est pas seulement morale, elle est aussi une institution politique. Elle a pour but d'unir au gouvernement la génération qui commence et celle qui finit ; d'attacher au gouvernement les pères par les enfants et les enfants par les pères, d'établir une sorte de paternité publique⁵. » Bonaparte, qui se méfie des générations ayant connu la Révolution et la liberté, veut appuyer son régime sur la jeunesse et entend former dans les lycées une nouvelle race d'administrateurs et de soldats, piliers de l'Empire. D'où la réforme du contenu des études qui ajoute aux belles-lettres les mathématiques, la chimie et la physique. D'où, également, une discipline toute militaire censée habituer les jeunes à la vie des camps et à l'obéissance due à l'Empereur. « J'étais élevé alors dans les lycées impériaux et, à toutes les distributions de prix, nous avons fait des vers latins pour le héros qui nous gouvernait. Moi, j'en ai fait. Ce héros devait être éternel, et l'on pouvait être tenté de le croire », racontera un jour Thiers à la tribune de l'Assemblée⁶. L'adolescent est si heureux de pouvoir étudier qu'il en oublie sa précarité sociale. Dans la présentation d'un ouvrage de philosophie qu'il n'a jamais achevé, il confie : « Vivant au milieu de camarades mieux traités que moi par la fortune, je ne les enviais pas. Si je souffrais quelques fois, l'étude me faisait oublier mes privations et je trouvais un allègement à mes peines en un lieu où les enfants ne le cherchent guère, je veux dire au collège dont le régime tout militaire me donna une santé inébranlable et aussi l'habitude que j'ai toujours conservée de me lever à cinq heures du matin⁷. » Stoïcisme admirable quoique un peu forcé ; et il est permis de chercher également dans ces privations et ces « souffrances » une des sources de l'intérêt pour l'argent que Thiers manifestera toute sa vie. Pauvre et déclassé, Adolphe se réfugie dans l'excellence scolaire, que ce soit en lettres, en mathématiques ou en physique où il suit avec passion les cours d'un ingénieur polytechnicien rétrogradé à vie au rôle de professeur pour avoir publié une brochure contre le Consulat. Un esprit fort auquel Thiers se lie. En avril 1814, alors que l'Empire s'effondre et que Napoléon abdique pour la première fois, son professeur de rhétorique, Louis Brunet, lui délivre un certificat en or : « M. Thiers

est un excellent sujet. Il a fait ses études au lycée de Marseille avec la plus grande distinction. Il a remporté presque toutes les années les premiers prix. Il réunit, aux plus heureuses dispositions pour les sciences et les belles-lettres, l'amour de l'étude et le désir de se distinguer dans une profession honorable. Quelle que soit la carrière dans laquelle il se propose d'entrer, il ne peut manquer de la parcourir avec le plus grand succès⁸. » Thiers a 17 ans, l'âge des grands choix. Il semble n'avoir pas d'idée bien arrêtée, sauf à s'orienter vers le commerce « pour aider ses parents ». Heureusement, le proviseur, qui s'intéresse à ce brillant sujet, intervient dans le débat familial. Témoin cette lettre émouvante laissée par la mère d'Adolphe : « M. Dubreuil fit venir Adolphe pour savoir à quel état il se destinait. Adolphe lui répondit que, pour aider ses parents, il comptait se placer dans un comptoir. M. Dubreuil lui dit qu'il lui conseillait d'étudier en droit, qu'il avait trop de talents pour les enfouir dans le commerce et qu'il lui conseillait d'entrer dans le barreau. Comme je vois qu'il n'a pas grand goût pour le commerce je n'ose contrarier son choix... Au moins si j'ai fait beaucoup de dépenses pour cet enfant, j'ai la consolation de voir qu'il en a bien profité et qu'il aime beaucoup le travail. Maintenant qu'il est avec nous pendant ses vacances, il ne sort jamais, il s'occupe toute la journée ou à dessiner ou à écrire⁹. » Le proviseur l'a emporté. Après une ultime année de philosophie à Marseille, Thiers part faire son droit à Aix doté d'un autre certificat louangeur de l'aumônier professeur de philosophie : « Je soussigné, Arnaud Denans, professeur de philosophie du collège royal de Marseille, certifie que M. Thiers s'est rendu recommandable par sa bonne conduite, son application et ses progrès¹⁰. » Nous sommes en octobre 1815, le mois où Napoléon définitivement abattu accoste à Sainte-Hélène. Le podagre Louis XVIII règne sur la France. Le lycée est redevenu « collège », les cours de philosophie sont assurés par un prêtre, la réaction bat son plein, se muant en Terreur blanche à Marseille et dans tout le Sud-Est.

La génération Waterloo

Alfred de Musset, quasi contemporain de Thiers, écrira : « Les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Tous ces enfants étaient des gouttes d'un sang brûlant

qui avait inondé la terre ; ils étaient nés au sein de la guerre, pour la guerre¹¹. » Thiers est de ceux-là. Sa jeunesse, cette période de la vie la plus malléable aux événements extérieurs, se confond exactement avec l'épopée napoléonienne. À deux ans près, on peut lui appliquer la formule de Sainte-Beuve sur Balzac : « Il avait 15 ans à la chute de l'Empire ; il a donc connu et senti l'époque impériale avec cette clairvoyance et cette pénétration particulières à l'enfance¹². » On l'a vu, il quitte le lycée, c'est-à-dire l'adolescence, au moment même où l'Aigle est enchaîné sur son île. Il était venu au monde en avril 1797, le mois où Bonaparte écrasait l'Autriche, s'emparait du nord de l'Italie, balayait le plus vieil État d'Europe, la république de Venise, « formée au milieu de la chute de l'empire romain¹³ », et réalisait bientôt par le traité de Campoformio le rêve des rois comme des révolutionnaires : le rattachement à la France de la rive gauche du Rhin. Comme tous les jeunes de son époque, Adolphe a vécu dans l'exaltation des victoires et de la gloire. Enfant, il va sur le port avec un petit-cousin, Louis-Sauveur Chénier, qui a fait la campagne d'Italie, applaudir l'armée d'Égypte de retour. Adolescent, il s'associe à quelques camarades pour s'abonner au *Journal de l'Empire* et achète avec eux les bulletins de la Grande Armée, première opération massive de propagande gouvernementale. Mais le petit Marseillais connaît aussi les aspects négatifs de l'Empire comme le blocus continental qui ruine la ville. Dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, il racontera : « La seule distraction offerte de temps en temps à la misère [de la population], c'était l'abandon aux flammes des marchandises anglaises qu'on avait saisies et qu'on brûlait sur une des principales places de la ville, sous les yeux d'un peuple mourant de faim¹⁴... » Surtout, il n'oubliera jamais la Terreur blanche qui suivit l'Empire. Carnot l'avait dit : « Ce pays-là ne ressemble à aucun autre : on y est terroriste ou royaliste, il n'y a pas de moyenne. À Dijon ou à Poitiers, on raisonne, on s'explique ; à Marseille, on commence par le poignard¹⁵. » Dès l'annonce de la défaite de Waterloo, la population de Marseille se soulève, éperonnée par les agents du duc d'Angoulême. Les troupes régulières sont chassées de la ville par des accrochages qui leur coûtent une centaine de victimes. Les demeures des bonapartistes sont pillées, leurs propriétaires molestés tandis que la colonie de Mameluks que Napoléon avait ramenée d'Égypte est ignominieusement massacrée, hommes, femmes et

enfants. Mais ce que Thiers retiendra le plus de la période, ce dont il parlera souvent plus tard, c'est l'occupation de la ville par l'escadre anglaise et les troupes autrichiennes : « Jamais il n'a pu sortir de mon cœur ni de ma tête que le gouvernement de la Restauration était le gouvernement de l'étranger¹⁶. » L'opposant irréductible aux Bourbons, le fondateur de la monarchie de Juillet, le libérateur du territoire sont dans ce traumatisme de l'adolescence. Tout comme le journaliste acharné à expliquer son temps et l'historien qui consacra des décennies de sa vie à raconter la Révolution, le Consulat et l'Empire.

L'étudiant gauchiste

Quittant pour la première fois « ses mères » en novembre 1815, Adolphe prend une petite chambre à Aix, d'abord chez un menuisier puis chez un maçon. C'est dire la modicité de ses ressources, fournies d'ailleurs par sa marraine et une de ses tantes. Cet anticlérical de demain révise ses cours à la lueur des cierges de l'église Saint-Sauveur. Ses « deux mères », faute de moyens, doivent attendre 1818 pour quitter Marseille et venir s'installer auprès de leur cher petit. Rien n'indique d'ailleurs que ce jeune homme de 19 ans ait mal pris cette reconstitution de la cellule familiale : la vie de famille ne pèsera jamais à cet enfant sans père. Thiers aimera toute sa vie se faire cajoler, bichonner par des femmes. Et il respectera toujours le contrat tacite à la base de ces « ménages ». On le cajole, il travaille. Les « femmes Dosne » se chargeront de tout le matériel, il leur apportera ses succès et sa gloire. Ses « deux mères » assurent le temporel, il les remercie par ses succès universitaires. Cette même année 1818, il est brillamment admis au barreau d'Aix et commence à plaider. Marie-Madeleine Amic peut être satisfaite : M^e Thiers la vengera de son voyou de père et la brave femme pourra passer une vieillesse heureuse auprès d'un fils, notable respecté, dans la jolie maison qu'ils habitent dans les faubourgs d'Aix : « Un berceau en charmille y conduisait et les arbres fruitiers y étaient rapprochés au point de former une agréable voûte de verdure. La maison s'élevait au fond, simple et de jolie apparence, n'ayant qu'un étage surmonté d'une treille qui s'arrondissait sur la terrasse¹⁷. » L'ami de Thiers auteur de cette description rousseauiste prend des risques lorsqu'il croit bon d'ajouter : « Plus

d'une fois, sans doute, le ministre des Affaires étrangères dans son magnifique hôtel du boulevard des Capucines a dû regretter cette maison de jeunesse modeste et retirée qu'enveloppait une verdoyante fraîcheur. » Car qui dit que Thiers, avec son goût du luxe et de la jouissance, ait jamais rêvé d'une vie « modeste et retirée » dans une chaumière ?

En réalité, le fils chéri ne partage absolument pas cette ambition tranquille. Il doute même de sa vocation d'avocat. « Il n'y a pas moyen d'avoir une affaire. J'ai deux ou trois fois plaidé aux assises, écrit-il à Teulon, je n'ai ni figure, ni organe. J'ai été fort mécontent de moi et le public d'Aix l'a été tout autant. Je suis sans fortune, sans état et sans espérance d'en avoir un ici¹⁸. » Un aveu bien difficile à faire pour un jeune homme à l'orgueil exacerbé. Les correspondances de ses amis, leurs livres de souvenirs, ne retiennent d'ailleurs qu'une plaidoirie réussie du jeune avocat : avocat commis d'office avec son ami Mignet pour une affaire d'incendie et de meurtre, il fait acquitter le prévenu pour l'homicide alors que Mignet le laisse condamner pour l'incendie. Or il sera bientôt prouvé que l'homme a bien tué mais pas incendié.

« *L'homme est né pour agir* »

En fait, durant ces années aixoises, qu'il soit étudiant ou déjà avocat, Thiers est à la recherche de lui-même et de son destin. Tel Wilhelm Meister, le héros alors célèbre de Goethe, il vit « ses années d'apprentissage » et se frotte à tous les défis intellectuels imaginables. À 19 ans, il rédige un mémoire sur Lally-Tollendal. À 20 ans, il compose un traité de trigonométrie remarqué, écrit un *Essai sur l'éloquence judiciaire*, rédige pour les Jeux floraux de Toulouse un discours sur la littérature romantique, esquisse un ouvrage de philosophie qu'il ne terminera jamais et sur lequel il travaillera encore à la fin de sa vie. Trois autres œuvres de jeunesse annoncent davantage l'historien et l'homme d'État : un éloge de Kosciuszko, héros de la nation polonaise rayée de la carte par les Alliés ; une pièce de théâtre consacré à Tiberius Gracchus ; et un essai sur Vauvenargues. La pièce est composée avec l'ami Teulon qui met le texte en alexandrins et reçoit les directives de son co-auteur : « Le héros n'est ni un empereur ni un conquérant ; c'est un simple citoyen qui n'est grand et puissant que par son âme et

son génie. Son entreprise est la plus belle qui ait été tentée et qui est encore à exécuter chez les hommes. Je ne parle pas d'une chimérique égalité entre les hommes mais des moyens d'assurer la subsistance et la dignité des dernières classes du peuple¹⁹. » C'est dit : Thiers ne sera jamais un partisan de la remise en cause sociale. Selon la formule du poète-journaliste allemand Heinrich Heine, si « Thiers est un de ces esprits dans lesquels l'art de gouverner est une capacité innée », il n'aura jamais « le génie des grandes institutions sociales »²⁰.

L'*Éloge de Vauvenargues* est la première œuvre à faire un peu parler de son auteur. Ne serait-ce que par le bon tour que le jeune homme a joué à l'académie d'Aix qui avait mis le sujet au concours. Le texte de Thiers est jugé le meilleur, mais les académiciens d'Aix sont de fervents royalistes alors que le jeune homme s'est taillé une réputation de « libéral », c'est-à-dire de jacobin. Le bruit court même dans la cité endormie qu'il est entré dans la charbonnerie et qu'il nourrit le projet d'assassiner Louis XVIII. C'est dire. Ils refusent le prix à ce gauchiste et reportent le concours à l'année suivante. Thiers soumet à nouveau son *Éloge* à peine corrigé mais fait envoyer de Paris un autre mémoire sans signature visible. Ce dernier est primé alors que l'autre reçoit le premier accessit. La supercherie ridiculise les notables royalistes et Adophe est devenu le héros de la jeunesse contestataire de la ville.

Le saut est fait. Thiers entre en politique. Il n'en sortira jamais. Le texte même de l'*Éloge de Vauvenargues* révèle que, fondamentalement, il n'est ni un mathématicien ni un métaphysicien ni un dramaturge, mais un homme tourné vers la chose publique. Chez le moraliste du xvii^e siècle, en proie à une terrible maladie, il voit non « un philosophe consolé et consolant » mais un homme d'action. Un extrait de cet *Éloge* résume ce qui sera la philosophie personnelle de l'homme qui, à plus de 70 ans, prendra en main le redressement de la France :

« Qu'apprit Vauvenargues durant ces cruelles épreuves ? Que l'homme est malheureux et méchant, que le génie est un don nuisible et Dieu une puissance malfaisante ? [...] Beaucoup de philosophes, sans souffrir, ont avancé pire, et Vauvenargues, qui souffrait cruellement, n'imagina rien de pareil. Le monde lui parut un vaste ensemble, où chacun

tient sa place, et l'homme un agent puissant dont le but est de s'exercer ; il lui semble que, puisque l'homme est ici-bas pour agir, plus il agit, plus il remplit son but²¹. »

Dix ans plus tard, dans un article consacré aux *Mémoires* de Gouvion-Saint-Cyr, Thiers récidivera :

« Ceux qui ont rêvé de la paix perpétuelle ne connaissaient ni l'homme, ni sa destinée ici-bas. L'univers est une vaste action, l'homme est né pour agir. Qu'il soit ou ne soit pas destiné au bonheur, il est certain du moins que jamais la vie ne lui est plus supportable que lorsqu'il agit fortement²². »

Plus l'homme agit, plus il remplit son but : ce sera toujours l'imperatif catégorique de Thiers. Et désormais, il a trouvé le champ dans lequel il agira, l'instrument grâce auquel il changera le monde : le journalisme, ou plutôt la politique par le journalisme. À Aix, il comprend une autre chose : la politique est une affaire d'équipe, de copains, de bande, de réseaux. Étudiant et jeune avocat, il est au centre d'un groupe d'amis qui ne se perdront jamais de vue : Aude, futur maire de la ville ; Rouchon, qui sera magistrat dans la même cité ; Teulon, député sous la monarchie de Juillet et la II^e République ; Borély, qui deviendra procureur général ; Floret, qui, comme préfet, aura à surveiller le père Thiers ; et surtout l'ami de toute une vie, Mignet, fils d'un ferronnier d'art d'Aix. C'est d'abord avec François Mignet, devenu comme lui journaliste à Paris, que Thiers tentera de réaliser son rêve des mousquetaires du talent : « J'aimerais que quatre amis sortis ensemble du Midi, soumis aux leçons du Portique, embrassant toutes les branches des lettres, et sous les bras les uns des autres, arrivassent à la gloire comme quatre bons compagnons du devoir²³. »

« *Vive Adolphe I^{er} !* »

Tous croient en l'avenir de Thiers, à commencer par lui-même. « *Vive Adolphe I^{er} !* » scandent ses camarades lors d'une fête sans qu'il proteste autrement. L'un d'eux, Louis Méry, écrira en 1837 (Adolphe, il est vrai, avait alors déjà été président du Conseil) : « Aucun ne doutait que ce jeune homme dont ils admiraient la carrière brillante, la vive aptitude aux sciences, les soudaines et animées reparties, l'improvisation souvent agressive et pétulante [...]

n'arrivât un jour aux postes les plus éminents de l'État. C'était à ce sujet une conviction tellement entière et profonde, que jamais le moindre éveil de sourire ironique ne parut sur une lèvre, quand l'un d'entre eux disait de ce jeune homme : Quand il sera ministre²⁴. »

Mignet, issu d'une famille aisée, est le premier à s'envoler du nid pour Paris, d'où il encourage son camarade à le rejoindre sur le thème « nous valons bien ces Parisiens » : « Il n'y a point de génie à Paris. De la politesse, du savoir-vivre et le talent de bien dire le peu qu'on pense²⁵. » De quoi décider un jeune homme qui a vu partir son meilleur ami et qui surtout ne supporte plus la vie provinciale et sa propre détresse financière. Il s'en ouvre avec une totale franchise dans une lettre à son ami Teulon de novembre 1820 : « Tout cela [ses plaidoiries au Palais] ne satisfait pas une âme inquiète qui voudrait voir du pays, des hommes, des événements, des dangers et arriver à la mort ou à de grands résultats. Je ne suis pas heureux, j'éprouve d'ardents besoins et je suis pauvre. J'aimerais les femmes, la table, le jeu et je n'ai point d'or. » Thiers avoue là son caractère jouisseur et son goût de l'argent. Jamais il n'oubliera ces années de quasi-misère durant lesquelles, avocat depuis deux ans, il dépend encore de sa mère et n'a même pas les moyens d'aller voir son ami : « Si j'avais quelques écus, je serais allé vous voir car pour moi Nîmes et vous sont depuis longtemps à voir. Mais ma mère me donne pour manger et non pour voyager²⁶. » La décision de Thiers est prise, il partira, il rejoindra Mignet. Tant pis pour ses deux mères et la peine qu'il leur fera. Dans les quelques salons libéraux dont on veut bien lui ouvrir les portes, il sollicite les lettres de recommandation indispensables pour se lancer dans la capitale et il emprunte de l'argent à ses amis pour financer son voyage. Teulon avance 400 francs, Rouchon prête 180 francs qu'il ne reverra qu'en 1824, et ses collègues du barreau font une collecte. Il est prêt. Le 18 septembre 1821, Thiers monte dans la diligence pour Paris où il arrive une semaine plus tard. Avec deux lettres dans la poche. L'une du docteur Arnaud, une des personnalités libérales d'Aix, pour le député de gauche Manuel. L'autre de l'ancien secrétaire de Mirabeau, le Méridional Pellenc, pour le duc libéral et philanthrope de La Rochefoucauld-Liancourt, qui lui offre une place de secrétaire à 1 500 francs l'an. Pellenc, qui a vécu tous les soubresauts de la Révolution et qui, après la mort du grand tribun, s'est mis au service de l'Angleterre et de l'Autriche, est un

homme d'expérience qui connaît les hommes, et son soutien à son jeune compatriote est ambigu. Dans une correspondance retrouvée dans les archives de la Bibliothèque historique de Paris, il dresse un portrait aussi prometteur que lucide de Thiers. Il souligne certes ses qualités intellectuelles :

« Le jeune Thiers est arrivé à Paris depuis deux jours ; son talent d'écrivain surpasse encore toutes les idées que je m'en étais faites. Son plan est de rester à Paris, de s'y fixer et d'en trouver le moyen par le travail. Je présume qu'il y parviendra dès qu'il sera connu. Mais il n'y est point encore. Il est même effrayé de la crainte d'échouer dans les premières tentatives qu'il élèvera à ce sujet, et dans cette incertitude, il m'a avoué franchement que toute place, pourvu qu'elle soit honorable, quoiqu'elle lui fit perdre un peu de son indépendance, lui conviendrait. [...] Il a beaucoup d'écrits dans son portefeuille. Il a poussé assez loin les mathématiques. Il a étudié à fond le droit public. Il me semble cependant qu'il est né pour l'éloquence. »

Mais l'ancien secrétaire de Mirabeau ne dissimule pas ses insuffisances :

« Il y a encore à dire que M. Thiers n'a pas pour lui les qualités extérieures. Il est très petit de stature, le son de sa voix n'est pas agréable. Il a beaucoup d'accent, il lit mal et quoi qu'il ait sa tête énorme et de la cervelle d'Aristote et de celle de Platon à doses presque égales, vous pourriez fort bien dans de vaines discussions le trouver trop idéologue. »

Et, surtout, coup de pied de l'âne, Pellenc termine en mettant sournoisement en doute la loyauté du jeune ambitieux :

« Il est probable que plus tard, que dans peu de jours peut-être, si quelques libraires ou quelques journalistes s'emparent de lui, il ne sera plus dans la même disposition. [...] D'ailleurs, comme il est pressé, vif et actif, il est possible qu'il s'arrange de lui-même à mon insu²⁷. »

Perspicace croquis d'un Rastignac de 24 ans arrivant à la conquête de Paris.

Chapitre III

À NOUS DEUX, PARIS !

« Je n'ai connu dans ma vie que trois journalistes : Rémusat, Carrel et moi. »

THIERS

Balzac, qui prit Thiers comme modèle pour dessiner son personnage de Rastignac, fut plus généreux que la nature. « À nous deux maintenant ! » : lorsqu'il lança, depuis le cimetière du Père-Lachaise, son célèbre défi à la capitale, le jeune Périgourdin était un provincial aussi désargenté que le jeune Marseillais, mais il disposait au moins de l'arme de la beauté et il appartenait à la noblesse, atout capital dans la société de la Restauration. On se rappelle des origines troubles d'Adolphe Thiers, on sait qu'il n'a que cent francs en poche pour conquérir la capitale et, ayons dans l'œil, grâce au témoignage d'un contemporain, l'improbable allure du jeune homme sautant de la diligence le 25 septembre 1821 :

« Il avait la tête suspendue à une paire de lunettes, portant un habit à désespérer la chimie, un pantalon collant très court, remontant aux mollets, des bottes de porteur d'eau et un chapeau fabuleux digne du cabinet d'un antiquaire¹. »

Si l'on ajoute que tout cela habillait un personnage de 1,55 m, au teint noiraud et à la voix aiguë et nasillarde, on imagine que celles que l'on commence à appeler les lorettes ne vont pas se jeter dans ses bras. Pour l'instant, bras dessus bras dessous avec son cher ami Mignet, il visite la capitale et nous livre la version thiériste d'un genre bien connu de la littérature française, les embarras de Paris :

« Bientôt, courant dans les rues, l'impatient étranger ne sait où passer. Il demande sa route et, tandis qu'on lui répond, une voiture fond sur lui ; il fuit, mais une autre le menace. Enfermé entre deux rues, il se glisse et se sauve par miracle. Impatient de tout voir, et avec la meilleure volonté d'admirer, il court çà et là. Chacun le presse, l'excite, en lui recommandant un objet ; il voit pêle-mêle des tableaux noircis, d'autres tout brillants, mais qui offusquent de leur éclat ; des statues antiques, mais dévorées par le temps ; d'autres conservées et peut-être belles, mais point estimées par un public superstitieux ; des palais immenses mais non achevés ; des tombeaux que l'on dépouille de leur vénérable dépôt, ou dont on efface les inscriptions... Quoi ! se dit l'enfant, nourri sous un ciel toujours serein, sur un sol ferme et sec, et au milieu des flots d'une lumière brillante, c'est ici le centre des arts et de la civilisation² ! »

Nostalgie de la Provence, de son climat, de sa lumière, mais pas au point de revenir en arrière : Thiers, qui n'est pas un romantique mais un esprit pratique, ne se fait aucune illusion sur la vie parisienne, cependant il est totalement décidé à y faire son trou. En décembre 1821, il écrit à son ami Aude resté à Aix : « Il ne faut pas se figurer que ce soit ici le pays de Cocagne. [...] Il faut courir, s'agiter, avoir beaucoup d'assurance et surtout faire espérer être utile, car on ne vous accueille qu'à ce prix. Je n'ai pas eu à essayer trop de refus et on ne m'a pas cassé le nez en me fermant la porte. Cependant je désirerais davantage... Je voudrais que tu visses de près ces hommes fameux dont nous ambitionnions le sort : haines des partis, jalousies des talents, calomnies lancées et rendues, inquiétudes continuelles : telle est leur vie... Pourtant il faut aller³... »

En fait, il est déjà parti. Son séjour au château de Liancourt dure moins de trois mois. Notre jeune ambitieux, avocat de profession, ne peut se satisfaire de la fonction subalterne de secrétaire d'un grand seigneur, même si le duc de La Rochefoucauld-Liancourt est un esprit ouvert, un libéral héritier des physiocrates du XVIII^e siècle. Les longues conversations au coin de la cheminée le lassent bientôt, d'autant qu'elles sont menées par le duc et que le secrétaire doit surtout écouter, position à laquelle il ne saura jamais se plier. Les fermes modèles du physiocrate l'ennuient. Thiers est et sera toujours un citoyen, un esprit moderne pour son siècle. Lorsque, plus tard, il aura enfin de l'argent, il l'investira dans l'immobilier parisien, les mines et l'industrie, jamais dans la terre. Pour l'instant, il

fait ses calculs. Le duc, modérément satisfait de ce lâchage, ne lui fait pas de cadeau et lui verse très exactement 375 francs pour solde de tout compte. Adolphe espérait davantage : « J'ai fourni en travail au moins l'équivalent. Une telle perte est beaucoup dans ma situation, mais, encore un coup, je suis libre », écrit-il mi-figue mi-raisin. L'argent tiendra toujours une énorme place dans son esprit ; il en parlera sans pudeur. Ainsi, lorsqu'il envoie le premier tome de son *Histoire de la Révolution* à Étienne, un de ses protecteurs, il ne peut s'empêcher d'écrire : « Si ces deux volumes ont du succès, je mettrai la dernière main aux deux autres, et, suivant la vente, j'aurai mille ou deux mille francs de plus. C'est quelque chose pour un pauvre garçon sans fortune et sans sobriété⁴... »

Pour l'instant, il emménage passage Montesquieu, derrière la Banque de France, dans un hôtel garni à la limite du sordide. Comme l'ami Mignet. Un contemporain décrit la petite chambre du quatrième étage « n'ayant pour tout mobilier qu'une commode, un lit de noyer, chaises, une table noire⁵ ». Que va-t-il faire ? Va-t-il tenter de s'inscrire au barreau de Paris ? En fait, son choix est arrêté : il sera journaliste, on disait alors publiciste, comme Mignet encore qui a réussi à entrer au *Courrier français*. Et, toujours comme Mignet, il sera journaliste d'opposition, de gauche – on disait alors « libéral ». Sous la Restauration, « la polémique de presse ouvre une large carrière aux combattants et la plume est non seulement une arme puissante mais une clef d'or⁶ ».

La naissance du quatrième pouvoir

C'est un des paradoxes de la Restauration. Elle apporte une formidable bouffée d'air frais à la presse et aux journalistes qui avaient été muselés, caporalisés sous l'Empire, comme d'ailleurs toute la vie intellectuelle. Injustice de l'Histoire, c'est cette liberté, relative mais réelle, que les gouvernements successifs de la Restauration ne sauront pas gérer (il y aura quatre législations différentes de la presse en quinze ans), qui conduira le régime à sa perte. Au lendemain de Waterloo, l'énergie, qui ne peut plus se dépenser sur les champs de bataille, se retourne sur le front intérieur. L'âge de l'éligibilité politique ayant été reculé jusqu'à 40 ans et soumis à un cens très élevé, les jeunes gens passionnés par les affaires publiques

n'ont plus qu'une voie d'expression : la presse. « Malgré des apparences contraires, la Restauration fut un régime comparativement libéral, un régime de liberté par comparaison avec l'Empire », reconnaît dans ses *Mémoires* l'opposant orléaniste Charles de Rémusat⁷. Le pouvoir ne ménage pas ses efforts, y compris financiers, pour soumettre la presse d'opposition. Il crée même, pour cet objet, une cassette secrète alimentée par l'argent des jeux et gérée par le directeur des Beaux-Arts, Sosthène de La Rochefoucauld, resté surtout célèbre pour avoir voulu allonger le jupon des danseuses de l'Opéra. Mais à peine un titre est-il racheté par cette officine gouvernementale que les lecteurs se rendent compte de la supercherie et se désabonnent. Ainsi des *Tablettes universelles* acquises en sous-main par le gouvernement Villèle : les journalistes se dispersent, les lecteurs fuient le journal. Le ministère a acheté du vent. Rarement la presse d'opposition aura eu autant d'audience : avec leurs quatorze mille exemplaires, les feuilles gouvernementales font piètre figure face aux quarante-trois mille abonnés de la presse libérale (entendez d'opposition de centre-gauche ou jacobine), à laquelle il faut ajouter les journaux de la contre-opposition royaliste et leurs six mille destinataires. Le pouvoir de la presse est né sous la Restauration. Chateaubriand, qui anime précisément un organe royaliste passé à l'opposition, le *Journal des débats*, ne s'y trompe pas :

« La presse est un élément jadis ignoré, une force autrefois inconnue, introduite maintenant dans le monde ; c'est la parole à l'état de foudre, c'est l'électricité sociale⁸. »

Et déjà l'écrivain-homme politique s'interroge sur l'usage que doivent en faire les gouvernants :

« Pouvez-vous faire qu'elle n'existe pas ? Plus vous prétendrez la comprimer, plus l'explosion sera violente. Il faut donc vous résoudre à vivre avec elle, comme vous vivez avec la machine à vapeur. Il faut apprendre à vous en servir. »

Le concept de « quatrième pouvoir » – et la dénonciation de ses excès – ne date pas de l'invention de la télévision mais de la première moitié du XIX^e siècle. C'est même le sujet de la première chronique que Balzac signe pour la *Revue parisienne* dans une rubrique promise à un grand avenir, la revue de presse :

« La presse est en France un quatrième pouvoir dans l'État : elle attaque tout et personne ne l'attaque. Elle blâme à tort et à travers, elle prétend que les hommes politiques et littéraires lui appartiennent et ne veut pas qu'il y ait réciprocité ; ses hommes à elle doivent être sacrés. Ils font et disent des sottises effroyables, c'est leur droit ! Il est bien temps de discuter ces hommes inconnus et médiocres qui tiennent tant de place dans leur temps et qui font mouvoir une Presse, égale en production à la Presse des livres. Cette rubrique de la *Revue parisienne* tiendra donc la critique de la presse périodique⁹. »

Tout est bon dans le journalisme

Thiers a l'intuition de ce rôle nouveau, de cette puissance naissante de la presse. Jetant aux orties sa robe d'avocat, il se lance dans une profession qu'il espère plus prometteuse en termes d'influence et financièrement plus juteuse. C'est le moment d'utiliser la lettre de recommandation qu'il a dans la poche pour le député libéral Manuel, qui, lui-même, le dirige vers son ami Étienne, un des patrons du *Constitutionnel* : « Voici le jeune littérateur pour qui je vous ai demandé votre bienveillance. Il vous lira un article qu'il a broché sur l'ouvrage de Guizot. Soit qu'il puisse être publié ou non, cet article vous donnera une légère idée des ressources de l'auteur comme penseur et comme écrivain ; et vous verrez, j'espère, que sous votre direction, il peut devenir pour vous un utile collaborateur¹⁰. » Il est cocasse de voir le futur Premier ministre de Louis-Philippe faire ses premières armes sur un ouvrage de son farouche concurrent. Car l'article paraît, d'autres derrière et, bientôt, Thiers est le rédacteur le mieux payé du *Constitutionnel*. Il a tiré la bonne carte : la prospérité financière du journal le met à l'abri des pressions du pouvoir et l'opposition raisonnable, « constitutionnelle », qu'il fait au régime répond à la psychologie profonde du jeune journaliste plus remuant qu'agitateur, plus réformiste que révolutionnaire, plus ambitieux que réformiste. D'ailleurs, lorsque les ventes s'essouffent, Étienne, au lieu de durcir la ligne antigouvernementale, recourt à la vieille recette de l'anticléricalisme : « Faites-moi un vigoureux article contre les jésuites. » Les marronniers, comme on dit dans le jargon du métier, fleurissaient déjà. Correctement payé de 50 à 70 francs l'article¹¹ (les articles qui se suffisent à eux-mêmes sont mieux payés que ceux qui appellent

« Les femmes ont souvent de l'esprit,
rarement de l'intelligence. » (Thiers)



12. Sophie Dosne parie sur Thiers dès qu'elle le voit. Elle lui apporte l'aisance matérielle, l'éligibilité au suffrage censitaire et... sa fille Émilie dans la fleur de ses quinze ans.



13. « Mme Thiers, qui n'a que seize ans, paraît en avoir dix-neuf. Elle [...] n'a aucun usage du monde, mais tout cela peut venir ; elle ne fera que trop de frais pour d'autres que son petit mari, qui est très amoureux, très jaloux. » (duchesse de Dino)

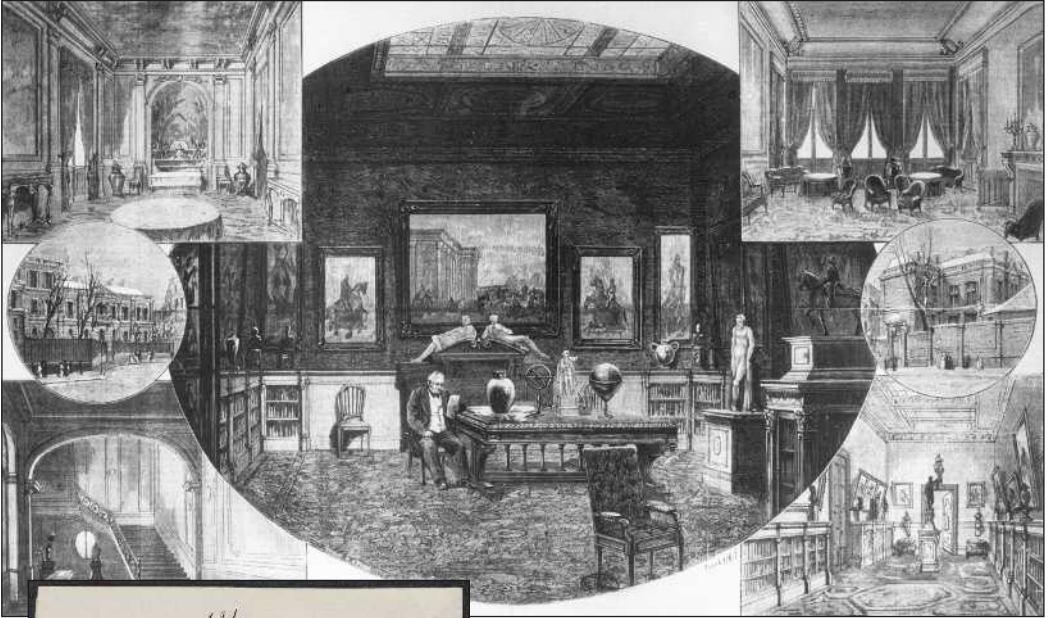


14. Dorothée de Courlande, duchesse de Dino, est la nièce de Talleyrand et la consolation de ses vieux jours. Elle collectionne les amants et entretient avec Thiers une tendre correspondance : « Vous me manquez trop ! »

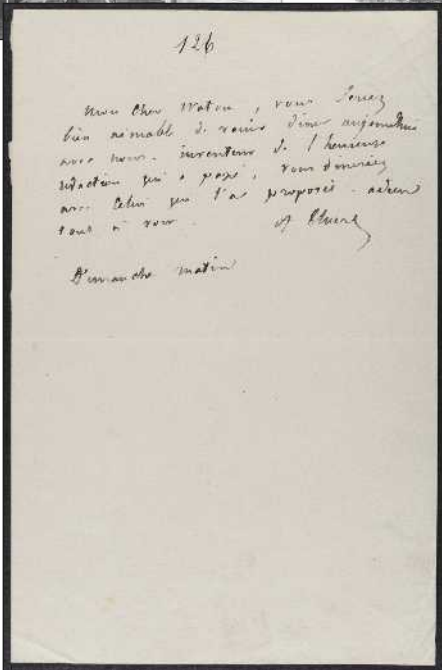


15. La duchesse de Castiglione-Colonna, plus connue sous son nom de sculpteur **Marcello**, aura avec Thiers, dont elle admire l'esprit, une longue amitié. « Ma chère duchesse ; je regarde avec plaisir, avec admiration, les brillantes et changeantes couleurs de votre plumage, n'ayant pas la moindre espérance de vous fixer auprès de moi. »

Thiers bourgeois



16-17. L'hôtel Thiers, comme tout Paris l'appelle, ne pêche pas par excès de simplicité : douze pièces principales et autant d'antichambres, de galeries, de bureaux... Thiers y collectionne le pire et le meilleur. Il y reçoit aussi tous les soirs, le jeudi excepté.



18. Le même hôtel après la pioche des Communards... Thiers sera très affecté par la dispersion de ses collections et la destruction de sa chère maison.
« Je n'ai plus ni feu, ni lieu. Ajoutez quelques calomnies et vous aurez le compte de ce que l'on gagne à servir le pays »

